
Bernard Victorri et Catherine Fuchs, *La polysémie, Construction dynamique du sens*

Myriam Bouveret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3067>

DOI : 10.4000/praxematique.3067

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 211-215

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Myriam Bouveret, « Bernard Victorri et Catherine Fuchs, *La polysémie, Construction dynamique du sens* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 28 | 1997, document 13, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3067> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3067>

Tous droits réservés

Bernard VICTORRI et Catherine FUCHS,
La polysemie, Construction dynamique du sens, 1996, Hermès, 220 p.

Cet ouvrage réalisé par Bernard Victorri et Catherine Fuchs propose une étude de la polysémie reposant sur une triple démarche pluridisciplinaire : description linguistique, modélisation mathématique et implémentation informatique. Il est constitué de neuf chapitres. Les ch.1 et 2 sont consacrés à poser le cadre théorique de la polysémie, les ch. 3 et 4 présentent le modèle mathématique et l'implémentation informatique. Les ch. 5, ch. 6 et 7, à partir du modèle proposé, étudient le cas de l'adverbe *encore*. Les deux derniers chapitres, ch. 8 et 9, proposent une réflexion sur l'approfondissement du modèle dans la direction d'une linguistique de l'énonciation. Ils situent par ailleurs l'étude au sein des sciences cognitives.

La polysémie est un phénomène puissant sans lequel une langue ne saurait évoluer et l'ambiguïté est présente à tous les niveaux, en morpho-syntaxe comme en sémantique. C'est le constat de départ sur lequel repose l'ouvrage. Cependant la polysémie constitue un défi pour le traitement automatique des langues. Cette étude présente un modèle dynamique de la polysémie où la construction du sens est envisagée comme un phénomène circulaire entre la langue et le discours. La praxématique verrait ici un premier point de ressemblance avec le concept de *production de sens*. Par ailleurs, le sens d'un mot dépend de l'énoncé dans lequel il se trouve tout autant que le sens d'un énoncé

dépend de celui des mots qui le composent : un compromis est ici envisagé entre compositionnalité du sens et gestaltisme. C'est selon cette double construction du sens qu'est envisagée la polysémie, et le traitement informatique cherche à reproduire au plus près ce fonctionnement : conserver une certaine indétermination au départ ainsi qu'au cours du calcul du sens de l'énoncé : « construire dynamiquement le sens correct en fonction de l'énoncé traité » (p. 19). Ainsi, on n'envisage pas par avance toutes les potentialités du sens, ce qui serait trop lourd à implémenter, mais celui-ci est construit en énoncé, lors de l'interprétation. Trois hypothèses principales fondent le modèle. La première pose que le sens est le résultat d'une interaction entre la langue et le discours. La deuxième envisage le sens entre globalité et individualité (entités discrètes), à la fois dans le tout et dans les parties. La troisième hypothèse forte du livre est qu'il existe des frontières floues entre les sens des unités linguistiques. Ce flou ne doit pas être éliminé d'une description linguistique, mais au contraire, il permet de comprendre le fonctionnement du sens, voire le changement de sens.

Afin de répondre aux hypothèses linguistiques, la modélisation fait appel aux mathématiques du continu et à la théorie des catastrophes de René Thom. En linguistique, ce sont généralement les mathématiques algébriques qui sont utilisées, comme c'est le cas pour les grammaires formelles. D'après René Thom (« Reflections on Hansjakob Seiler's continuum » dans *Continuity in linguistic semantics*, Fuchs C. et Victorri B. (eds), pp. 155-166, 1994), l'opposition entre le continu et le discret joue un grand rôle dans notre perception de la réalité. L'expérience la plus originaire du continu est la perception du passage du temps dans notre conscience. La praxématique verrait là un second point de similitude avec sa réflexion ; en effet les deux approches sont fortement marquées par la théorie de Guillaume, dont la pensée, comme le soulignent les auteurs, est profondément continue. D'un point de vue ontologique, le continu est antérieur au discret, mais il est la forme la plus pauvre d'existence, seuls les accidents discrets qu'il entraîne peuvent être objets de discours. Le recours aux mathématiques du continu est une première originalité du modèle. Les trois hypothèses évoquées plus haut expliquent ce choix du continu, mais plus particulièrement, selon les auteurs : « En se plaçant ainsi dans un espace continu de représentation dont les dimensions en nombre réduit combinent les effets de plusieurs facteurs, chacun avec un poids spécifique, on préserve l'intuition des relations de proximité entre différents exemples, de même que les notions de centre, de périphérie, et de frontière entre classes » (p. 66). Le jugement de continuité place donc les sens d'une unité linguistique selon un continuum. Ainsi on peut tenir compte d'une gradualité du sens. Appliqué à l'imparfait par exemple, le calcul du sens est réalisé en fonction de la gradualité des valeurs de celui-ci, de l'assertion à l'irréel.

La seconde originalité du modèle réside dans le mode de programmation auquel on a recours : le connexionnisme. L'intérêt des réseaux connexionnistes est qu'ils permettent l'apprentissage à travers des algorithmes d'apprentissage. Et par ailleurs, le choix de ce mode de programmation s'explique par le fait que cette approche cognitive est ressentie comme étant relativement proche des modèles biologiques et du fonctionnement de la pensée. Deux sortes de réseaux sont généralement utilisés : les réseaux unidirectionnels en multicouches et les réseaux récurrents. C'est un modèle mixte entre réseau unidirectionnel et récurrent qui a été choisi, permettant ainsi de rendre compte de la variabilité du sens des unités linguistiques. Le modèle comporte donc une couche d'entrée, correspondant aux énoncés, une couche de sortie correspondant aux sens désambiguïsés et des couches cachées. Ainsi la rétropropagation permet d'obtenir n'importe quel « paysage dynamique » et permet de plus de différencier les cas d'ambiguïté des cas d'indétermination.

La description linguistique de la polysémie, une fois modélisée grâce aux mathématiques et implémentée par l'informatique, a été appliquée à l'adverbe *encore*, analysé d'après un corpus fini d'énoncés attestés. Il s'agit d'abord de construire un espace sémantique à partir duquel on dégagera des valeurs typiques avant de construire un espace co-textuel qui permettra d'attribuer le sens aux expressions en énoncé. La construction mathématique du modèle repose sur une représentation spatiale en trois dimensions de différents espaces structurés de façon variable selon les énoncés. Le modèle est une sorte de paysage aux multiples facettes, changeant selon l'interaction langue-énoncé réalisé. Pour résumer, on retiendra les deux grands espaces : l'espace sémantique de l'expression et l'espace co-textuel. La modélisation doit permettre avec le premier espace de construire des régions de sens délimitées par des frontières et des zones de flou afin d'attribuer un sens à une expression ou de la situer en zone floue. Afin de déterminer les limites des régions et délimiter ainsi des sens, on établit des « seuils d'admissibilité ». Or ce sont ces seuils, et par conséquent les frontières instaurées, qui vont permettre de déterminer les centres des régions sémantiques, d'une part, correspondant à un noyau de sens, et d'autre part un flou pour les unités interprétables à la périphérie des régions. Cette représentation graphique en régions, frontières, flou et valeurs typiques permet de prendre en compte la difficulté de discriminer la polysémie et l'homonymie : par des espaces sémantiques nettement disjoints (« franche homonymie »), voisins (polysémie équivalente à de l'homonymie) ou à la frontière floue (polysémie « franche »). « L'intérêt du modèle n'est donc pas de supprimer l'arbitraire entre polysémie et homonymie mais d'en rendre compte » (p.85). Le second espace, l'espace co-textuel permet de tenir compte de l'interaction entre le sens en langue et le résultat du sens en énoncé (univocité,

ambiguïté) en considérant le rôle que jouent les éléments co-textuels dans la construction du sens. L'espace co-textuel est délimité par des « zones de changement » (ensemble de catastrophes selon la théorie de R. Thom). Ces frontières, comme pour les espaces sémantiques des zones « floues », rendent compte du continuum et de la gradualité entre les énoncés.

Le modèle de la polysémie proposé se veut applicable aux unités lexicales, aux unités grammaticales et aux constructions syntaxiques. Concernant les unités lexicales, trois approches de la polysémie sont intégrées : l'analyse componentielle (Pottier, Rastier), le déploiement à partir d'un sens premier (Picoche) et l'analyse en termes de noyau de sens (la sémantique du prototype). La construction des deux espaces appliqués à l'adverbe *encore* est donc réalisée d'abord avec l'espace sémantique puis l'espace co-textuel. Trois étapes permettent de construire l'espace sémantique : la constitution du corpus avec le plus grand nombre d'occurrences d'emploi ; une comparaison successive des emplois pour rapprocher des énoncés où l'expression a des sens voisins ; la mise en évidence de séries d'énoncés dans lesquels le sens de l'expression change graduellement. A partir de cette première organisation du sens des énoncés, on cherche alors à dégager les valeurs typiques de *encore*. Ceci est réalisé lorsqu'à partir du corpus on a regroupé des familles, par recoupement, ou par voisinage. Ainsi apparaissent un petit nombre de valeurs qui sont les valeurs typiques. Soit alors la famille est caractérisée par un ensemble d'éléments co-textuels entraînant tout le sens dans la même direction (« bassins d'attracteur »), soit elle est constituée d'un seul élément, pour les expressions figées par exemple. Sept valeurs typiques de *encore* ont ainsi pu être dégagées :

- 1) valeur temporelle (paraphrase la plus fréquente : *jusqu'alors*)
- 2) valeur durative (*toujours*)
- 3) valeur répétitive (*de nouveau*)
- 4) valeur de supplément quantitatif (*davantage/un de plus*)
- 5) valeur de renchérissement sur une progression (*renforcer*)
- 6) valeur notionnelle qui porte sur le caractère limite d'une opération de catégorisation (*peut être considéré comme*)
- 7) valeurs modales (dans les expressions lexicalisées : *encore que, encore heureux, etc.*)

Ces valeurs typiques peuvent ensuite être organisées en sens typique (prototype) ou sens premier, c'est-à-dire qu'on déduit une valeur primaire à partir de laquelle les autres dérivent. On cherche ainsi à définir un noyau de sens qui sera une description minimale commune. On peut remarquer une évolution de la notion de sens typique telle qu'elle est appliquée ici par rapport à l'article de C. Fuchs sur le verbe *pouvoir* (cf. « Polysémie, interprétation et typicalité », dans *Sémantique et cognition : catégories, prototypes, typicalité*,

Dubois D. (éd), Editions du CNRS, pp. 161-170, 1991). L'échantillon était alors d'environ 1200 énoncés et la notion de sens typique était statistique, puisque le sens typique était le sens le plus fréquent des énoncés, conformément au jugement de typicalité défini dans les expériences de Rosch. Dans l'étude présente, concernant *encore*, le noyau de sens à partir de ces valeurs typiques est la valeur temporelle (1). Ce choix correspond à plusieurs raisons, mais se justifie en particulier parce que dans tous les cas, si l'on considère un point t_0 pour l'invariance et un point t_1 pour le supplément, on peut situer *encore* sur une trajectoire T où t_1 est réalisé au-delà de t_0 alors que c'était plutôt t_1 antérieur à t_0 qui était supposé.

Une fois l'espace sémantique dessiné, il faut caractériser les éléments contextuels qui sont à l'origine de ces différents cas de figure. Dans la construction de cet espace co-textuel, il s'agit de déterminer un ensemble de constituants syntaxiques co-occurents de l'expression ambiguë. On détermine ensuite la portée syntaxique de l'expression ambiguë : à quels constituants de la phrase se rattache-t-elle ? Par exemple, dans l'énoncé *Il lit encore un livre*, *encore* se rattache-t-il à gauche, au verbe, ou à droite, au syntagme nominal ? S'agit-il du duratif ou du répétitif ? Cette analyse en énoncés est réalisée au sein des syntagmes verbaux, des syntagmes nominaux, des circonstantiels, des constructions comparatives ou superlatives et à l'articulation de deux propositions.

Dans un contexte où les grammaires formelles dominant, cet ouvrage est très convaincant et l'on ne peut par ailleurs que se réjouir de voir possible une modélisation à partir de corpus attestés. Le dernier chapitre est consacré à l'interlocution et envisage la prise en compte des sujets en termes de mise en scène et de points de vue. Il est d'autant plus intéressant pour la praxématique qui peut retrouver un troisième point d'intérêt commun à travers la problématique de la *mise en spectacle*. Ce chapitre engage des pistes de recherche particulièrement riches et renforce l'ancrage de l'étude au sein d'une linguistique de l'énonciation. Il est toutefois dommage que ce modèle ne soit pas élargi à d'autres analyses qu'à celle de l'adverbe *encore*.

Myriam BOUVERET
Praxiling